

l'hebdo

du Quotidien de l'Art

Enquête

Biennales : le casse-tête du Covid-19

INSTITUTION

De nouveaux enjeux pour l'ingénierie culturelle



TÊTE CHERCHEUSE

Paradis perdus : colonisation des paysages et destruction des éco-anthroposystèmes

VU D'AILLEURS

Marché de l'art espagnol : un chiffre d'affaires en baisse de 80 %

Valdis Celms,
Positron,

1976, sculpture cinétique, fibre de verre, inox et moteur, 3,6 m de diamètre. Commande pour la deuxième biennale de Riga, RIBOCA2.

Biennales : le casse-tête du Covid-19

Comme les foires, les grandes biennales d'art ont été reportées à 2021, voire 2022, en espérant un retour à la normale d'ici là. Mais est-il pertinent de maintenir des événements d'une telle ampleur malgré l'inconnue du virus ?

Par Roxana Azimi, Pedro Morais et Marine Vazzoler

Le Covid-19 a obligé les organisateurs de biennales d'art contemporain à la réflexion : priorité aux circuits courts de production et au travail des opérateurs locaux, changement d'attitudes dans le rapport au tourisme globalisé qui accompagne ces événements (et sa désastreuse empreinte carbone) et chamboulement radical du modèle de durabilité d'un écosystème de l'art. Jusqu'aux annonces d'Emmanuel Macron le 28 octobre, la ville de Saint-Étienne était l'écrin de deux biennales. La première, « Après l'école - Biennale artpress des jeunes artistes », réunissait, depuis le 3 octobre, les synergies de l'École d'art et de design et du Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne avec la revue *Artpress*. L'autre, « Carbone 20, biennale de collectifs et lieux d'artistes », se mue en une biennale éclair et n'aura ouvert qu'une journée, le jeudi 29 octobre... Lorsque mi-mars, Rebecca Lamarche-Vadel comprend qu'il ne sera pas possible d'ouvrir la biennale de Riga en mai, alors que se multipliaient les interdictions de se regrouper et que les frontières européennes se fermaient, elle se retrouva face à un choix cornélien. Tout annuler alors que le montage avait déjà commencé ? Reporter ? Pour sa curatrice, il était essentiel que l'exposition ait lieu, même si sa forme serait différente. « *Le thème de la biennale était la fin d'un monde, et ce n'était pas possible pour moi d'attendre de revenir à une situation "normale" en 2021 ou 2022 pour*

faire une biennale qui aurait fait comme si rien ne s'était passé, comme si la fin d'un monde n'avait pas eu lieu », confie la jeune directrice de Lafayette Anticipations qui a dès lors considéré le Covid-19 comme « *un co-curateur* ». Alors que partout dans le monde se mettait en place une médecine de crise et d'urgence, elle a « *pensé à la biennale de plus en plus comme une exposition de*



Kristaps Ancāns,
▲ *What do I dream about?*

(détail), 2020, installation. Commande pour la deuxième biennale de Riga, RIBOCA2.

catastrophe. Vulnérable, imparfaite, combative, résiliente ». Dans l'hypothèse où la biennale ne pourrait pas ouvrir au public, elle a décidé de transformer aussi l'accrochage en long métrage, prenant l'exposition comme source. Avec des aménagements par rapport au script originel : 70 % des œuvres ont dû être reconfigurées. Celles de Marguerite Humeau, Ugo Rondinone ou Tomás Saraceno ne pouvaient plus être envoyées à Riga, celles de Pawel Althamer ou Dora Budor impliquant des rassemblements étaient interdites. Avec chaque artiste, Rebecca Lamarche-Vadel a réussi à trouver des solutions : Ugo Rondinone a autorisé à refaire son *Neon Rainbow Poem* peint en trompe-l'œil sur du bois, et Dora Budor a remplacé sa foule d'humains par une meute de chiens. La biennale qui devait durer cinq mois n'a finalement été ouverte au public que trois semaines, du 20 août au 13 septembre.

En mars dernier, la biennale de Sydney avait également dû fermer ses portes après seulement dix jours d'exploitation. C'est ce type de scénario que la présidente du festival d'automne à Graz (Steirischer Herbst), Ekaterina Degot, souhaitait éviter. « *En mars dernier, alors que l'ensemble de notre programmation était fixé, nous avons compris qu'il fallait la revoir entièrement pour que le festival puisse voir le jour en septembre et octobre. Nous avons demandé aux artistes de repenser leur projet et de s'essayer à de nouveaux genres, comme le film ou la série* », détaille Ekaterina Degot, qui a imaginé à la fois un programme TV fictif, Paranoia TV, et quelques projets *in situ*. Comme elle nous l'expliquait en septembre dernier (voir *l'Hebdo* du 18 septembre), la présidente du Steirischer Herbst a dû redoubler d'inventivité pour que le festival existe : « *On a inventé des projets que le public peut voir en supermarché par exemple, ou dans un parc. Certains sont même livrés à domicile.* »

« On a inventé des projets que le public peut voir en supermarché par exemple, ou dans un parc. Certains sont même livrés à domicile. »

Ekaterina Degot,

présidente du festival d'automne à Graz (Steirischer Herbst).

« J'ai pensé la biennale de plus en plus comme une exposition de catastrophe. Vulnérable, imparfaite, combative, résiliente. »

Rebecca Lamarche-Vadel,

curatrice de la biennale de Riga.

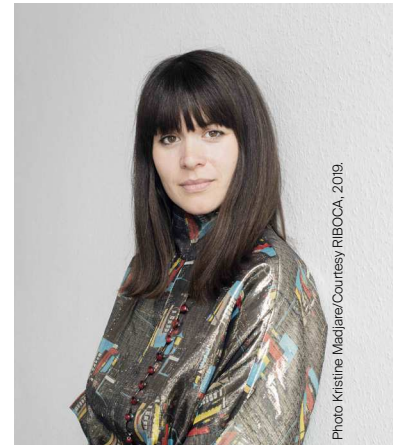
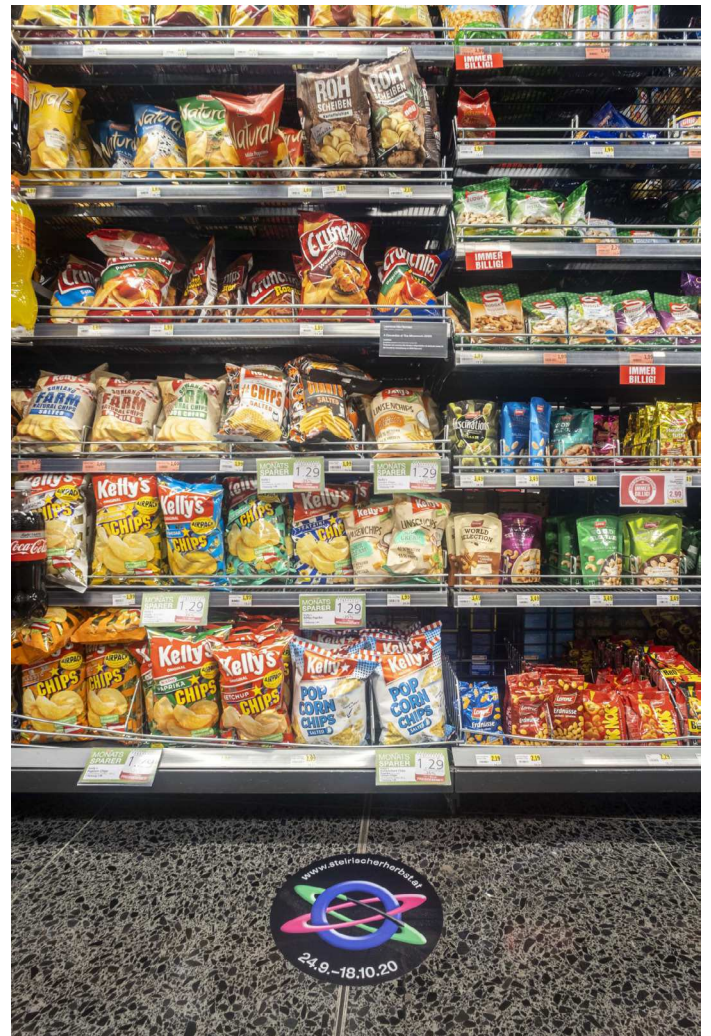


Photo Kristine Medjare/Courtesy RIBOCA, 2019.

Till Fellrath et Sam Bardaouil, à la manœuvre de la prochaine édition de la biennale de Lyon reportée à 2022, repensent quant à eux leur projet avec une contrainte de taille : la difficulté de se déplacer. « *Nous avons la chance d'avoir beaucoup voyagé par le passé, et avons une liste d'artistes très longue à l'esprit* », confie Till Fellrath. Pas nécessaire selon lui d'aller à l'autre bout du monde, d'autant que beaucoup d'artistes internationaux sont basés en Europe, que le duo a pris l'habitude de sillonner en voiture depuis /...



© Lawrence Abu Hamdan/Photo Mathias Voelcke Völzke.

Lawrence Abu Hamdan, *A Convention of Tiny Movements—EUROSPAR Sackstraße*, 2020, installation dans le magasin EUROSPAR du centre commercial Kastner & Öhler, Graz. Paranoia TV, édition 2020 de Steirischer Herbst.



Photo Johanna Lamprecht/Courtesy steirischer herbst 2020.

Discours d'ouverture de l'édition 2020 de Steirischer Herbst par Ekaterina Degot, diffusé sur plusieurs écrans du centre-ville de Graz.



Courtesy, NPLUAE/Photo Mohamed Somji/Seeing Things.

« La vraie difficulté concerne les œuvres qui doivent être réalisées *in situ*. »

Till Fellrath,

co-curateur de la biennale de Lyon reportée à 2022.



© Taus Makhacheva/Photo Blaise Adillon/Courtesy Biennale de Lyon 2019.

Taus Makhacheva,
Aerostatic Experience,
2019. 15^e Biennale d'art
contemporain de Lyon
aux Usines Fager-Brandt.

le déconfinement. « *On a fait une vingtaine de visites d'atelier en Allemagne, en France et en Suisse depuis le déconfinement et on a 15 mois devant nous* », ajoute, confiant, Sam Bardaouil. Les duettistes, qui sont aussi co-commissaires du pavillon français à la biennale de Venise en 2022, s'étaient donné rendez-vous avec Zineb Sedira à... Berlin. « *En Europe, on trouve toujours des solutions* », ajoute Till Fellrath, avant d'admettre que « *la vraie difficulté concerne les œuvres qui doivent être réalisées in situ* ».

De la nécessité des plateformes en ligne

La numérisation de ces événements pourrait-elle être une parade et leur éviter le report ou, pire, l'annulation ? Les avis divergent. Pour Cecilia Alemani, aux manettes de la biennale de Venise, il faut trouver « *une manière de faire une vraie exposition, pertinente dans un tel contexte. Je n'imagine pas de version numérisée de la biennale et n'ai pas observé de vraie réussite dans ce*

domaine ces derniers mois ». Et d'insister : « *Les expositions doivent exister concrètement. Après, bien sûr, il est toujours possible d'améliorer les outils numériques concernant la communication et la médiation.* »

À Gwangju, en Corée, les interrogations sur la numérisation de la 13^e édition de la biennale se sont posées avant même les débuts de la pandémie. « *Depuis le début, notre intention était d'engager les spectateurs et spectatrices au-delà de la portée physique de l'exposition, argue l'une des deux directrices artistiques du projet, Defne Ayas. Cette nécessité est devenue encore plus pertinente les mois qui ont suivi les débuts de la pandémie.* » Ainsi, depuis octobre, les équipes ont mis en ligne un programme de conversations et ont commandé de nouvelles œuvres destinées exclusivement à une audience en ligne. « *Elles sont présentées sous la forme d'épisodes et de web-séries visibles sur nos réseaux sociaux et téléchargeables dans la section "Live Organ" du site* », poursuit la directrice artistique qui, avec son acolyte Natasha Ginwala, a imaginé un journal en ligne bimensuel, *Minds Rising*. Il est pensé comme « *une extension du processus de recherche liée à l'organisation de la biennale, avec de longs essais, des poèmes et les contributions multimédia de certains artistes* », ajoute Defne Ayas.

Malgré tout ce qu'ils permettent, les outils numériques ont cependant leurs limites. « *Les restrictions sanitaires, la réduction des jauges et le glissement vers le numérique ont empêché certaines rencontres, regrette pour sa part Ekaterina Degot. Si le digital nous a permis de toucher notre public international, il était bien moins pertinent pour nos visiteurs locaux.* » Pourtant, elle l'assure : /...

« Je n'imagine pas de version digitalisée de la biennale. Les expositions doivent exister concrètement. »

Cecilia Alemani, curatrice de la biennale de Venise 2022.



Photo Francesco Galli/Courtesy of La Biennale di Venezia.



Photo Victoria Tomaschko.

« Depuis le début, notre intention était d'engager les spectateurs et spectatrices au-delà de la portée physique de l'exposition. »

Defne Ayas et Natasha Ginwala,

directrices artistiques de la Biennale de Gwangju.

« Cette crise nous a fait prendre conscience de l'importance de cet outil et il nous semble désormais évident que tout festival, toute biennale doit avoir son propre département numérique. »

Les vertus du localisme ?

Pour tous les curateurs aux manettes, il est grand temps de repenser le modèle, pétri de contradictions et d'excès. Pour peu qu'elle ait un brin d'ambition, toute ville voulait jusqu'à récemment « sa » biennale, tout comme elle briguaient « son » festival de musique. À une différence près : l'art contemporain est bien plus branché que l'art lyrique, plus chic que les musiques actuelles, et plus profitable sur le plan médiatique. Mieux, cette *lingua franca* propulsait d'emblée une municipalité sur l'échiquier régional ou international. Le phénomène « biennale » s'est accéléré au milieu des années 1990, au point qu'on en recense plus de 150, avec un revers, la standardisation. Les attentes des collectivités étaient en proportion avec les coûts, de 2 à 16 millions d'euros selon les biennales. Difficile dans le monde post-Covid-19 d'imaginer des dépenses aussi somptuaires, d'autant que les gains économiques seront moindres, du moins un temps. « Il s'agit pour les biennales ainsi que pour les villes de regarder un peu moins loin et de considérer ce qui se passe tout près, dans les tissus et les publics locaux », observe Rebecca Lamarche-Vadel. Et d'ajouter : « Les biennales ne peuvent plus être hors sol. Elles doivent grandir et se nourrir du terreau dans lequel elles prennent place, se réimaginer en fonction du contexte, du temps et de l'espace qu'elles habitent. » Sam Bardaouil en est tout autant convaincu : « On n'a jamais voulu faire à Lyon un barnum du type exposition universelle. Il ne faut pas oublier que le public des biennales n'est qu'à 10-15 % étranger. » En ces temps de pandémie, le localisme est plus qu'une vertu, un vrai atout. Si la biennale de Riga a pu voir le jour, c'est que la moitié des artistes étaient issus des pays baltes et que plus de 90 % des nouvelles œuvres ont été produites dans la ville. Elle



Emco de Medeiros, *Kaleta Power*, de la série « Kaletas », 2016, impression sur papier Hahnemühle montée sur aluminium, 160 x 100 cm. 13^e biennale de Gwangju, 2021.

Courtesy Emco de Medeiros/Courtesy Biennale de Gwangju, 2021.

n'a accueilli que 21 000 visiteurs, faute d'audience internationale. Mais, affirme Rebecca Lamarche-Vadel, « nous étions du même coup au plus près de ce qu'une biennale peut faire : s'adresser à celles et ceux qui font la ville, qui partagent son histoire ».

Si Manifesta à Marseille et la biennale de Berlin font elles aussi partie des rares biennales qui se sont maintenues cette année (la première ayant dû fermer prématurément le 29 octobre en raison du reconfinement, *ndlr*), c'est qu'elles accordent une importance centrale aux dynamiques sociales et militantes des villes où elles se tiennent. Le coronavirus a été un coup de frein qui a obligé à revoir à la baisse les attentes en termes de fréquentation, tout en donnant de la force à leurs partis pris initiaux qui misaient sur une interaction avec les publics locaux. Mais n'est-ce pas là un coup fatal pour le modèle même de ces manifestations ? Les deux équipes ont choisi d'ouvrir leurs biennales bien avant leurs expositions principales, investissant des espaces (Tiers QG à Marseille, Ex Rotaprint à Berlin) dans des quartiers paupérisés, et cherchant à redéfinir la notion de médiation. « Dès que nous avons commencé, en septembre 2019, les visiteurs sont venus dans notre espace Ex Rotaprint, pas seulement pour voir des expositions mais pour échanger ou y laisser leurs enfants jouer », raconte Renata Cervetto, l'une des curatrices de la biennale de Berlin avec María Berríos et Agustín Pérez Rubio. « Avec le coronavirus nous avons considéré, encore plus qu'avant, l'espace public /...



© Peter Fend/Photo Françoise Beaugnon/VOST Collectif/Courtesy Manifesta 13 Marseille.

Peter Fend, *La Mer et Marseille*, 2020, vue d'exposition à la Consigne sanitaire, Manifesta 13 Marseille.

comme un espace de soin capable de réunir des dynamiques de petite échelle. Au final, seulement 22 des 70 artistes ont pu venir, nous conduisant à organiser des contributions et des interviews online. » Conscients des effets gentrificateurs des biennales, dans une ville où ce phénomène est exponentiel, l'équipe berlinoise a décidé de s'y installer tout le long du travail de préparation, établissant son QG dans un espace du quartier Wedding qui réunit un collectif d'artistes et des projets communautaires. Intégrer une dynamique pré-existante plutôt qu'investir une immense usine désaffectée : « Berlin a été dévastée par cela, cette culture qui vient, se pose et repart, de l'art international, des projets pop-up... », évoque María Berríos.

Intégrer l'international au local

Pour autant, la biennale de Berlin comme Manifesta à Marseille - qui a aussi invité des collectifs militants à présenter des archives des luttes de l'immigration ou des combats locaux LGBTQI+ dans un temps plus long - n'ont pas renoncé à sélectionner des artistes internationaux. Leurs approches diffèrent néanmoins. Les curatrices de Berlin ont assumé leur histoire personnelle, s'inspirant de « formes de connaissance, recherche, pédagogie, luttes et résistances venues de l'Amérique du Sud » avec une approche décoloniale de l'idée de musée, des savoirs, des corps et des sexualités. Tandis qu'à Marseille, le drame de la rue d'Aubagne en 2018 (huit morts liées aux déplorables conditions de logement) et une situation politique locale explosive (les revers posés par l'ancienne équipe municipale ont même conduit l'une des curatrices, Marina Otero Verzier, à jeter l'éponge) ont réduit les ambitions de production de Manifesta et établi une distinction entre une exposition principale « internationale » et un programme parallèle de structures et artistes locaux. Le coronavirus pose dès lors un autre défi : face à des attentes de fréquentation revues à la baisse, comment réévaluer l'impact local d'une biennale ?

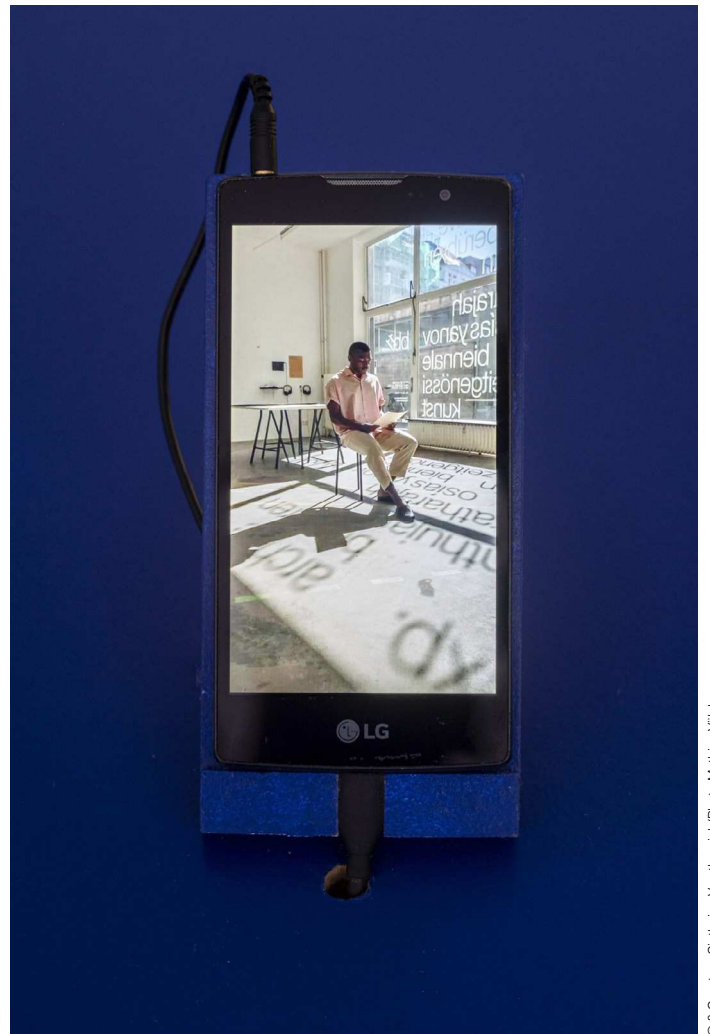
« Berlin a été dévastée par les effets gentrificateurs des biennales, cette culture qui vient, se pose et repart, de l'art international, des projets pop-up... »

María Berríos, co-curatrice de la biennale de Berlin.



Photo - F. Anthea Schaap.

Les curateurs de la prochaine Biennale de Berlin, de gauche à droite : Renata Cervetto, Agustín Pérez Rubio, María Berríos et Lisette Lagnado.



© & Courtesy Sinthujan Varatharajah/Photo Mathias Völzke.

Sinthujan Varatharajah, *Fleeting geographies (death in exile, without land, resistance, fleeting I, fleeting II, fleeting III)*, séries d'images, vidéo, couleur et son, diffusé entre le 23 et le 26 avril 2020 sur le compte instagram @berlinbiennale.